

LES
ASILES JOHN BOST

A LA FORCE

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

PARIS

AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1899

AVIS TRÈS IMPORTANT

(Ne le perdez jamais de vue.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des Asiles à M. le pasteur Ernest RAYROUX, directeur général, et mettre sur l'enveloppe:

« DIRECTION DES ASILES »

Adresse télégraphique:

« ASILES. — LA FORCE. — DORDOGNE. »

Pièces à fournir à l'appui de toute demande d'admission.

- 1° Extrait de naissance ;
- 2° Certificat de baptême ; (1)
- 3° Certificat de deux médecins constatant seulement les marques d'une bonne vaccination, donnant encore des détails précis et complets sur la santé générale ou sur la maladie et les infirmités du candidat ;
- 4° Consentement des parents ou des tuteurs ;
- 5° Consentement de payer une pension qui varie suivant les Asiles et la position sociale des postulants.

Toutes ces pièces doivent être légalisées.

III Les Asiles ne reçoivent que des protestants.

LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

LES
ASILES JOHN BOST

A LA FORCE -

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 Septembre 1877.

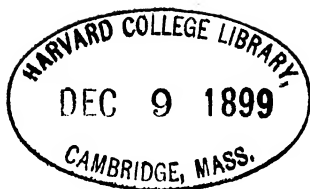
LA FAMILLE ÉVANGÉLIQUE
BÉTHESDA — ÉBEN-HÉZER — SILOÉ
BÉTHEL — LE REPOS
LA RETRAITE — LA MISÉRICORDE
LA COMPASSION

PARIS
AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1899

Soc 2625.3

RECEIVED
DEC 9 1899



Samuel J. May
Cambridge

LES ASILES DE LA FORCE

- La Famille...** Asile pour des jeunes filles : 1^o placées dans un mauvais entourage ; 2^o de protestants disséminés ; 3^o orphelines.
- Béthesda.....** Asile pour des jeunes filles ; 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacées de cécité ; 3^o idiots, imbéciles ou faibles d'esprit.
- Ében-Hézer...** Asile pour des jeunes filles épileptiques.
- Siloé.....** Asile pour des garçons : 1^o infirmes ou incurables ; 2^o aveugles ou menacés de cécité ; 3^o idiots ou imbéciles.
- Béthel.....** Asile pour des garçons épileptiques.
- Le Repos.....** Asile pour des institutrices âgées ou de santé délicate :
- La Retraite...** Asile pour les vieilles servantes et ouvrières veuves ou célibataires.
- La Miséricorde** Asile ouvert à des filles : 1^o idiotes-gâteuses, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques idiots ou infirmes.
- La Compassion** Asile ouvert à des garçons : 1^o idiots-gâteux, ayant perdu toute leur intelligence ; 2^o épileptiques-idiots ou infirmes.

Conseil d'Administration

MM.

<i>Président.....</i>	HENRI COUVE, de Bordeaux.
<i>Vice-Président ..</i>	JULES GUEX, de Paris.
<i>Secrétaire</i>	J. LAFORGUE, pasteur à Bordeaux.
<i>Secrét. honoraire.</i>	H. LAUGA, pasteur à Reims
	E. OBERKAMPFF, receveur des finances à Alais (Gard).
	LABROUSSE, pasteur à Bergerac.
	E. BRUNETON, à Nîmes.
	J. PÉDÉZERT, professeur honoraire à Montauban.
	JEAN MONOD, doyen honoraire de la Faculté de Montauban.
	JULES SIEGFRIED, au Havre.
	LOUIS SAUTTER, à Paris.
	J. DE SEYNES, à Montpellier.
<i>Assesseurs</i>	WESTPHAL-CASTELNAU, à Montpellier.
	D ^r EUG. MONOD, à Bordeaux.
	CH. de LUZE, à Bordeaux.
	PAUL MIRABAUD, à Paris.
	LAURENS, ancien préfet.
	P. GERMAIN, propriétaire à St Avit.
	C. SOULIER, pasteur, à Paris.
	D ^r F. CHARON-BOST, à Paris.
	ROGER HOLLARD, pasteur, à Paris.
	G. GRANIER, pasteur, à Bagard.
	H. DOMENGET DE MALAUGER, à Bergerac.
	ELIE POUMEAU, à Bergerac.
	ABEL RAMBAUD, à Bergerac.

FÊTE ANNUELLE DES ASILES JOHN BOST

Jeudi 15 Juin 1899

Primitivement fixée au 1^{er} Juin notre fête a été célébrée seulement le 15 à cause de la session du Synode général de Bordeaux. Ce retard ne lui a nui en rien et les Asiles ont vu arriver une grande affluence d'amis.

Le matin, à 6 heures, la gare de Bordeaux-Bastide était presque envahie par une bande joyeuse de Bordelais ; après des bonjours accompagnés de poignées de mains et de sourires les groupes se forment selon de mystérieuses affinités et gagnent les compartiments assortis à leur porte-monnaie ; le train s'ébranle ; il se traîne péniblement, comme en souvenir des pataches de nos pères, de station en station. Le progrès moderne, en fait de locomotion, n'a pas encore gagné la ligne de Bordeaux à Bergerac ; on ne met plus à ce trajet les huit

heures d'autrefois ; mais on en met bien près de trois. Trois heures pour faire un peu plus de quatre vingts kilomètres, ce n'est pas fort ! En comptant le retour que de temps perdu ! Les bicyclistes et les motocycles vont plus vite que ça. Enfin on arrive tout de même après avoir beaucoup causé et un peu sommeillé. A partir de Castillon on voit sur les trottoirs des gares quelques visages bien connus. A Montcaret, Vélines, Sainte-Foy-la-Grande, Gardonne, des amis prennent dans les compartiments les places restées vides, et quand nous descendons à Prigonrieux-Laforce, sous le soleil qui commence à darder sérieusement, le chef de gare paraît tout surpris de voir sortir des wagons béants une bonne centaine de voyageurs.

Trois grands omnibus attendent cette clientèle empressée ; ils sont pris d'assaut et ce ne sont pas les dames qui sont le plus vite placées. Certaines gens manquent d'éducation et se...

moquent des convenances ! Politesse française de jadis, que deviens-tu ? Elle ne sera bientôt, si on ne la ressuscite, qu'un humiliant souvenir.

Ceux qui n'ont pas eu de places prennent, les uns en bougonnant, les autres de bonne humeur, le chemin qui traverse la plaine et qui grimpe le coteau. On arrive tout de même, avec un peu plus de chaleur et de poussière... mais on arrive et l'on arrive à temps.

A droite et à gauche quelques salamalecs et plaçons-nous bien vite. La cloche au son clair est en train de battre sa volée. Le service va commencer.

M. le pasteur Hilaire, d'une voix bien timbrée fait la lecture de la Bible et prononce la prière d'actions de grâces et de supplication ; le chœur de l'église nationale de Laforce chante le « *Reste avec nous !* » de Louis Bost, morceau très beau, mais un peu trop savant, et l'orateur, M. le professeur Doumergue monte en chaire. Il nous parle avec sa clarté, sa lo-

gique, sa vigueur habituelles, des rapports des œuvres et de la foi. C'est un vieux sujet, dit-il, mais l'éternel problème ; c'est l'explication même, la raison créatrice des Asiles John Bost. On ne fait rien de grand que par la foi dans la sphère de l'activité humaine ; on ne fait rien de bon que par la foi en Dieu dans le domaine de l'activité morale et religieuse. Les grands hommes, les grands savants, les grands bienfaiteurs ont été des croyants !

Le discours, qui n'a pas été long, a produit sur l'auditoire une profonde impression ; il en restera du bien et de l'énergie. Il en restera de la foi renouvelée et fortifiée dans beaucoup de cœurs. Que Dieu fasse porter à cette semence largement répandue par son serviteur, des fruits, c'est-à-dire l'action !

L'intermède nutritif de la *Famille* a toujours le même succès. La multiplication des pains, sans miracle, est indispensable à Laforce ce jour-là ! Près de cinq cents personnes sont

venues, dans les pièces de la *Famille*, faire leur frugal repas. Bouillon, œufs durs, tranches de pâté, veau froid, filets de...lard, fromage, cerises, disparaissent rapidement dans ce Gargantua aux centaines de bouches ; en une heure il ne reste plus rien. Oh ! ce n'est pas un reproche, mais si c'est un plaisir, comme on dit quelquefois, d'avoir à nourrir des gens de bon appétit, ce plaisir là ne nous a pas été refusé. Grand bien leur fasse !

La cloche sonne de nouveau. Reprenons le chemin du temple, ou bien nous serons mal placés. Tout est plein ! Il faut nous asseoir derrière la chaire dans la salle de catéchisme ; nous ne verrons pas, mais nous entendrons à peu près, surtout quand certains orateurs parleront, le président de la séance par exemple. C'est M. Hausser, ingénieur en chef des Chemins de fer du Midi ; bordelais jadis, maintenant parisien. Il vient d'arriver à l'instant même, car il a, par la faute d'un subalterne,

en gare St-Jean, manqué, ce matin, la correspondance. Il l'a raconté avec bonne humeur, mais en le regrettant.

Après un chœur, en sa posture d'orateur hardi, convaincu et combatif, sa voix résonne, pleine et roulante, comme un express qui, bien aiguillé, ne déraillera pas et atteindra son but. Tiens ! mais c'est bizarre ! Est-ce qu'il a entendu, par téléphone, le discours de ce matin et veut nous en donner une variante ? Il ne l'a pas entendu, c'est certain. Mais le sujet est si important, si actuel, à cette heure de notre histoire, qu'il a voulu nous en entretenir ; il analyse, il dépeint, il argumente, il conclut ; il glorifie, lui aussi la foi, la foi religieuse, la foi en Jésus-Christ, et sans rien répéter, en renouvelant le sujet et avec son style personnel, il nous édifie par sa confiance, comme un évangéliste, et il nous transporte, comme un apôtre, par son enthousiasme !

Décidément le protestantisme a raison de

ne pas vouloir d'un clergé autoritaire et autocrate ; le laïque chrétien et le pasteur forment un tout d'une puissance merveilleuse ; ils font pour avancer, un bon attelage et peuvent tirer d'aplomb... quand c'est le Maître qui les conduit.

M. Rayroux, directeur général n'a pas vieilli. Quelques fils blancs dans sa barbe noire indiquent seuls qu'il a un an de plus que l'an dernier.

L'esprit est toujours aussi prompt, la verve aussi franche, l'humour aussi spontané. Un rapport de plus, le dix-huitième ! un succès de plus, il varie de temps en temps son sourire par un léger froncement de sourcils... quoi d'étonnant ? Les Asiles sont un petit monde... et là comme ailleurs, au physique et au moral, tout n'est pas parfait ! Les médecins font souffrir quelquefois. Il y a deux médecins dans les Asiles ; le docteur et... le directeur. Ni l'un ni l'autre ne peut opérer toujours sans douleur. Les sages disent merci !

Encore deux petites allocutions. Le vénérable M. Liénard prend la parole ; mais à travers les portes ouvertes je n'ai, de son speech, entendu que quelques : Oui ! et quelques : Non ! suivis de ce qu'on appelle dans les journaux : hilarité prolongée. La note de son allocution était, m'a-t-on dit, tour à tour gaie et sérieuse. C'était le comble de l'art... ou du naturel.

M. Bruguière, un peu malgré lui, a surmonté sa fatigue. Il a, comme M. Doumergue, tant parlé et si peu dormi depuis huit jours ! Mais les Méridionaux sont infatigables. Il n'y a pour eux que le premier mot qui coûte ; les autres viennent tout seuls. Il en a trouvé de vigoureux et de bienfaisants. Nous avons été heureux d'entendre encore une fois la voix chaude et persuasive de cet ami, qui trouve toujours ce qu'il convient de dire et qui le dit avec une vigueur conquérante. On n'oubliera pas sa tête expressive, son œil profond, et sa

barbe de prophète ; ce serait un modèle superbe pour un Goya contemporain !

Mais voilà cinq heures ! Il faut que ceux qui veulent repartir songent au départ... Et sous le soleil déclinant de cette journée magnifique recommence l'adieu annuel, la descente dans la vallée.

Allons ! Adieu ! Au revoir ! Au revoir, quand Dieu voudra ! Ici bas, ou là-haut !

Sachons, dès aujourd'hui, prendre la bonne voie, suivre « le chemin ».

J. LAFORGUE

Discours de M. HAUSSER

INGÉNIEUR EN CHEF

des Chemins de fer du Midi

PRÉSIDENT DE LA FÊTE

MESDAMES, MESSIEURS

Il est de règle qu'un homme chargé d'une mission en disproportion avec ses moyens doit commencer par s'excuser en comparant son insuffisance avec l'honneur qui lui est fait. C'est une règle ; et cependant je vous demanderai la permission de ne pas l'appliquer aujourd'hui. Ce n'est pas que je me fasse illusion ; et si je pouvais oublier cette insuffisance le souvenir de tant de belles, bonnes et fortes paroles entendues ici même suffirait pour me le rappeler. Mais il m'a semblé que j'avais comme premier devoir de remercier le Conseil d'Administration et l'excellent Directeur des Asiles pour la grande joie qu'ils m'ont procurée en m'offrant de présider la séance annuelle

de Laforce et je n'ai pas voulu amoindrir ce témoignage en l'entourant d'autres considérations.

C'est donc dans toute sa fraîcheur et dans toute sa simplicité que je vous apporte le sentiment de ma gratitude. Si l'honneur est grand ma reconnaissance est plus grande encore.

Comment ne pas être ému à la vue d'une si belle assemblée, et puisqu'il n'y a pas de présidence sans allocution d'ouverture, j'ai pensé que ce serait honorer l'œuvre et son fondateur, les asiles et John Bost, en essayant de rechercher brièvement pourquoi le succès a couronné les efforts et les enseignements que chacun de nous doit recueillir et emporter de ces belles fêtes qui sont comme l'épanouissement de la charité du protestantisme français.

II

John Bost a réussi parce qu'il avait la foi.
A-t-on eu pour elle assez de sarcasmes ! Le



XIX^{me} siècle, si orgueilleux à son origine de ses conquêtes, si fier de l'affranchissement des hommes qu'il proclamait en termes pompeux, a-t-il assez encensé la raison en l'opposant à la foi et en annonçant sous ses auspices le règne d'une fraternité universelle avec la paix des peuples dans la liberté !

Hélas ! Après ce brillant début il finit dans la haine et au seuil du XX^{me} siècle arrivent à nous, au milieu de je ne sais quel cliquetis d'armes, d'étranges rumeurs où nous percevons des cris sauvages qui annoncent de nouvelles luttes, de nouvelles guerres extérieures et intérieures, la violence, le mépris de la justice, la proscription, l'extermination comme seuls moyens de triompher des adversaires dans l'effroi d'une paix silencieuse cette fois, car ce sera celle des sépulcres et des tombeaux.

Le spectacle suffit pour proclamer la faillite, de la raison et la cause de son impuissance réside dans son incapacité de dénouer l'une

quelconque des difficultés qui agitent les sociétés en provoquant dans les esprits ces hautes et fermes convictions sans lesquelles l'homme, au cours de ses luttes à travers le monde, devient un agité au lieu d'être un agissant. Dans le domaine de la connaissance, les limites, pour l'exercice de la raison, sont si étroites que bientôt le sol ferme se dérobe sous les pas et si l'homme, de ce point d'appui, par la raison, ne s'élève pas du connu vers l'inconnu, sur les ailes de la foi, il demeure incapable de résoudre aussi bien un problème de la science qu'un problème industriel, social ou moral.

Cette foi positive fait seule le génie.

Galilée a cru au principe de l'indépendance de l'effet des forces avant de créer sa dynamique et aux grandes harmonies célestes avant de les avoir vues avec son télescope ; Pascal a cru aux principes et propriétés des fluides avant de les avoir vérifiés dans ses expériences ; Newton a cru aux lois de la gravitation avant

d'entreprendre les calculs de l'attraction universelle qui immortalisent son nom ; Stephenson a cru à la locomotive avant de l'avoir fait sortir de ses mains ; Pasteur a cru à l'action de la vie universellement répandue avant ses expérimentations sur les ferments ; Edison a cru à la souplesse infinie du principe de l'énergie avant de transformer cette énergie en électricité dans mille machines.

Ils ont marché par la foi et non par la vue tous ceux auxquels les peuples reconnaissants élèvent des statues et c'est pour ce motif que John Bost a sa place marquée dans cette armée d'hommes d'élite qui honorent l'humanité, parce qu'abandonnant lui aussi les réalités visibles, terrestres et décevantes il s'est attaché aux réalités invisibles et fortifiantes parce qu'elles sont éternelles.

Et pour, lui la première de ces réalités c'était le devoir de soulager. Admettez, je le veux bien, que la raison ait pu le conduire à fonder

la *Famille* ; mais quand les plus cruelles infirmités lui imposèrent *Béthesda* presque sans qu'il l'ait voulu, quand après *Béthesda* il songea à *Siloé* ne voulant pas que les pauvres idiots fussent plus délaissés que les pauvres idiots a-t-il obéi à sa seule raison ? Hélas ! la raison lui commandait déjà par mille bouches de modérer son ardeur créatrice et lui marchait toujours, ne doutant jamais.

Lorsque l'affligeant spectacle des crises de l'épilepsie lui suggéra d'isoler les épileptiques il dut songer à deux nouveaux établissements : *Eben-Hézer* et *Béthel*. Vous vous rappelez comment se posa pour lui la question d'argent ; où trouver l'argent ? Cet argent que personne n'emporte ni au ciel ni en enfer. Sa foi emporta sa conviction et celle de ces collaborateurs. Elle fut si communicative que bientôt *Eben-Hézer* et *Béthel* se dressèrent en face de ce ciel de Laforce sur ce plateau qui avait déjà vu tant de miracles de la charité.

Mais une nouvelle sélection devint nécessaire. De même que l'on avait isolé les épileptiques, il fallut isoler les malades ayant perdu toute intelligence et répondant au triste mot d'idiots gâteux, et, devant le nouveau devoir qui conduisait à deux nouveaux asiles la *Miséricorde* et la *Compassion*, est-ce la raison qui détermina John Bost, la froide raison avec ses calculs à l'appui ?

Ah ! voyez-le à l'œuvre, ce collecteur que rien n'arrêta, ce remueur d'âmes qui, par un mot, un seul, déterminait les dons les plus généreux ; il n'a jamais prononcé une parole, une seule, pouvant aller à l'intelligence de son auditoire il s'adressait au cœur et dans les cœurs les plus durs il sut éveiller des émotions qui provoquèrent des sacrifices.

C'est là le secret de la force et de l'ascendant des croyants. Les dominateurs, les conquérants et les créateurs sont partout et toujours des hommes de foi. Ils parlent et les obstacles s'a-

baissent, ils commandent et les montagnes se déplacent, ils compatissent et les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés.

C'est le triomphe de la foi, triomphe plus splendide que celui des victoires humaines, car il ne coûte pas de larmes, il les sèche ; il ne provoque pas les malédictions, c'est la bénédiction qui sort de la bouche même des incrédules. Ceux qui savent par la foi remporter de pareilles victoires ont toutes les inspirations et toutes les audaces du génie ; et John Bost sut compléter sa couronne en ajoutant à la *Famille* à *Béthesda*, à *Siloé*, à *Eben-Hézer*, à *Béthel*, à la *Miséricorde*, à la *Compassion*, le *Repos* et la *Retraite*, mots aussi beaux que les choses qu'ils représentent, tant il est vrai que dans l'âme émue de cet homme d'action toute souffrance provoquait un écho et sa volonté faisait sortir de terre les asiles au fur et à mesure que le besoin imposait un refuge quelconque pour

une douleur humaine. Il faut autre chose que la raison à un S^t-Vincent-de-Paul, à un Oberlin, à un John Bost pour que leur âme, en possession de l'intégralité de ses devoirs, soit en possession aussi de l'intégralité de ses énergies.

III

Cette foi John Bost la posséda, mais il eut mieux et davantage car, seule, elle n'expliquerait ni son obstination que rien ne lassa, ni son succès que rien n'entama. La foi dont je viens de parler est après tout une foi humaine, on la retrouve dans toutes les belles œuvres et, sans elle, rien de grand ne s'est fait sur la terre. Mais si noble qu'elle soit elle reste limitée dans ses effets, imparfaite dans ses résultats, éphémère dans sa durée. Vous la retrouvez avec ces caractères chez cet admirable peuple grec qui aujourd'hui encore est l'éducateur de la beauté, cette splendeur du vrai ; elle explique la domination du peuple romain chez lequel la suprématie sur toutes les nations était un dogme

intangible ; elle apparaît dans ces inscriptions étranges que la science moderne déchiffre sur ces débris magnifiques mis à jour dans les vallées du Nil et de l'Euphrate. Mais elle est destinée à suivre la fortune même de son objet et à subir toutes les fluctuations des choses terrestres.

John Bost, je le répète, eut cette foi humaine mais il eut, en outre, la foi chrétienne, la foi en Jésus-Christ, avec son bien l'amour et avec ses bienfaisants effets sur l'âme apaisée par le pardon et transformée par la régénération. C'est là le grand secret, le grand mystère et la grande force du christianisme. Quand un être est en possession de cette foi c'est l'amour de Dieu qui descend en lui, c'est la destinée qui s'éclaire, c'est son avenir éternel qui apparaît lumineux devant les yeux étonnés et alors il ne connaît plus sur terre ni le découragement des succès passagers, ni l'accablement de l'épreuve, ni les larmes inconsolées, ni les ravages du doute. Il

traverse le monde de ce pas confiant et assuré d'un citoyen des cieux. Cette foi chrétienne a cependant un danger. Saisissant le cœur, répondant à toutes ses inspirations elle peut conduire l'homme à une sorte d'immobilisme en le clouant dans l'extase d'une piété mystique. O ne pensez pas que j'élève la moindre critique contre cet état d'âme qui fut celui de tant de chrétiens ignorés mais glorieux dont le nom reste enseveli dans l'obscurité du moyenâge. C'en'est pas du mysticisme et encore moins de la piété que notre génération a besoin d'être gardée, et je ne puis oublier que le cloître a son attrait et que les grandes solitudes qui mettent l'âme en face de Dieu permirent un jour aux aspirations de l'Imitateur de Jésus-Christ de s'élever vers le ciel en suaves accents.

Si John Bost eut toute la beauté de cette foi il sut en éviter l'écueil en ayant aussi toute l'action pour lui, l'amour de Dieu devait s'extérioriser et se manifester par l'amour du pro-

chain. En possession de son Sauveur il crut que son devoir était d'appliquer sa doctrine en l'imprimant dans le monde avec des caractères de pierre. Serviteur d'un maître qui révéla l'amour au monde il sut aimer et le domaine de l'amour est surtout celui de la douleur. Son âme compatissante se pencha sur toutes les détresses ; dans un déshérité il voyait surtout un envoyé de Jésus-Christ et quand il faisait quoi que ce soit pour un de ces miséreux c'est pour Dieu même qu'il agissait. Tel fut le secret de cette foi divine de John Bost, bien supérieure à toutes les fois humaines. Infinie comme le Dieu dont elle procède, elle ne lui commanda aucune limite ; aimant il sut aimer toujours davantage et sa richesse augmenta dans la mesure où il sut se dépenser.

Il eut ses heures de trouble et d'angoisse, ses calices d'amertume, ses menaces d'abandon ; mais il sut se réfugier dans la prière, cette source suprême des plus viriles énergies.

Prier !

Retourner l'âme sur l'âme, scruter ses profondeurs, analyser ses aspirations et ses besoins, regarder à Dieu, l'interroger dans un sublime mais redoutable tête à tête ! — Car il est le Souverain Bien et rien de ce qui est imparfait ne peut subsister devant Lui — Lui apporter tous les fardeaux, les déposer à ses pieds, puis se relever, se lancer dans le monde, mettre la main à la charrue sans regarder en arrière, c'est le secret des forces surhumaines de ces hommes qui ne deviennent grands que parce qu'ils surent s'humilier et forts que par ce qu'ils eurent devant Dieu le sentiment de leur irrémédiable faiblesse.

Croire, aimer, agir et prier voilà Messieurs ce qui explique John Bost.

IV

Que cette vie soit pour chacun de nous un exemple et un enseignement, telle serait la seule impression à emporter de notre réunion si les

circonstances ne m'imposaient en terminant de soumettre une dernière réflexion à vos méditations.

John Bost, de la façon que je viens d'indiquer, a été comme la réalisation vivante du protestantisme. C'est par là que la religion protestante se sépare surtout du catholicisme c'est-à-dire par la nature et les devoirs de la foi. Jamais plus que dans les nations protestantes la raison n'a eu un caractère plus élevé, plus impérieux.

La foi au sens protestant doit être individuelle et posséder : un principe l'amour, et un objet, Jésus-Christ ; elle ne devient agissante que lorsque l'âme sent la réalité du pardon et de la régénération, c'est-à-dire du salut. Au sens protestant la religion ainsi comprise transforme l'individu et la notion de l'Eglise ne prend toute sa signification que par l'unité et l'union de cette société de croyants, de professants et de pratiquants.

C'est pourquoi chaque fidèle étant tenu d'agir dans l'Eglise et hors de l'Eglise les nations protestantes, les peuples sortis de la réforme sont surtout riches en œuvres philanthropiques qui exigent que l'homme s'oublie lui-même pour penser surtout aux autres.

C'est pourquoi, encore, l'œuvre des missions est une œuvre essentiellement protestante ; elle s'est affirmée en même temps que la réforme et partout où cette réforme a été fidèlement prêchée, comme chez les frères Moraves, les sociétés missionnaires ont pris une extension et une importance incomparable, recherchant non le lucre et la domination mais la propagation de la vérité, de la Justice et de l'instruction dans un esprit de haute mansuétude et de douce bienveillance qui est celui de l'Évangile.

Par un revirement singulier mais explicable au fond ces qualités mêmes ont suscité des haines. Aujourd'hui un écrivain qui a pris pour tâche de revenir au passé et de nous ramener

à ce XVII^{me} siècle qui a eu ses splendeurs, s'est attaqué au protestantisme et, faisant litière de son histoire et de ses œuvres, il lui a reproché son individualisme qu'il appelle égoïsme. Grâce à cette confusion et cette erreur préméditées et voulues — comme si du sol stérile de l'égoïsme pouvaient sortir les plus belles fleurs de la charité — il s'est livré avec talent à toutes les déductions qu'un bon disciple d'Ignace de Loyola sait tirer d'une accusation fausse.

Il a eu des imitateurs; des hommes décidés, quand les circonstances le permettront, à passer de l'excitation à l'action, ont fait le procès criminel du protestantisme français. Pour eux qui dit protestant dit anglais comme qui dit alsacien dit allemand; et, mêlant un faux patriotisme à leur programme d'iniquité, ils ont glorifié et les dragonnades et l'Inquisition et la révocation de l'édit de Nantes et la Saint-Barthélemy.

Dans leur rêve infernal ils voient déjà l'occasion de noyer dans le sang le protestantisme

français au cours d'une de ces crises qui ne devient violente que parce qu'elle a été préméditée et préparée de longue main.

Une des causes secrètes de cette haine sauvage c'est précisément l'œuvre des missions. Par un développement logique de la civilisation chrétienne, l'obligation s'est imposée aux nations occidentales d'aller à la conquête du monde. Mais cette conquête ne peut se faire qu'avec l'Évangile et c'est la mission au sens non catholique mais protestant qui gagnera surtout les cœurs autant à Madagascar qu'en Afrique.

Avec les individualités puissantes que le protestantisme sait produire c'est la suprématie du protestantisme sur le catholicisme qui est en train de se dessiner et alors ?

Allons, il faut avant tout sa destruction, aucun moyen ne doit coûter

Delenda Carthago!

A ces provocations que répondre ? Une

seule chose ; c'était, en dehors de ces considérations, la conclusion de ce discours ; la seule chose qui fit la gloire de John Bost, rester fermement protestant, inébranlablement huguenot.

Croire et croire toujours que dans les grandes luttes de la terre le triomphe est assuré pour la vérité, pour la Justice, pour la liberté ; aimer toujours même ceux qui haïssent et qui persécutent. Agir, agir toujours pour le bien de tous et surtout pour le bien supérieur de cette grande famille, la Patrie, et retourner à Dieu pour lui demander de toucher lui-même les cœurs de ceux — o Seigneur ! — qui ont tant besoin de pitié car ils ne savent pas ce qu'ils font. —

RAPPORT

SUR LES

ASILES JOHN BOST

Laforce le 15 Juin 1899.

Rapport sur les Asiles John Bost

A LA FORCE

Du 1^{er} Mai 1898 au 30 Avril 1899

CHERS BIENFAITEURS,

C'est la dix-huitième fois que je suis appelé à rédiger le rapport annuel des Asiles. C'est à la fois un grand privilège et une grande responsabilité. Que dire qui n'ait été dit ? S'il suffisait de désirer pour avoir, le présent bulletin serait des plus intéressants et mettrait le sommeil en déroute. Allons, pas tant d'histoires, comme dit Jean-Louis. Eh bien ! rendons la bride à notre plume et peut-être la suivrez-vous. Ceci dit, je m'arrête, non parce que j'ai fini mais pour aller prendre l'air un peu ici, un peu là, soit à la *Retraite*, ou bien au *Repos*, peut-

être à *Béthesda*. C'est notre coutume. Dans nos heures de soucis, de préoccupations, de tristesse nous courons au cœur de notre œuvre et bientôt le cours des idées se transforme et le moral reprend son équilibre.....

Je rentre de ma tournée après un arrêt... non pas un arrêt de buffet où les compagnies de chemin de fer donnent à leurs clients obligés une dilatation d'estomac en trois plats et treize minutes. Voici ce que j'ai vu.

A la *Retraite*, la directrice Madame Dabrin, est bien éprouvée dans sa santé et depuis longtemps. Elle, si courageuse, si forte, si vaillante ne peut plus guère se mouvoir. La maison a été agrandie, les pensionnaires sont plus nombreuses, la tâche est plus lourde et ses forces physiques ont décliné. Il y a une certaine mélancolie dans ce constat de l'affaiblissement de notre être : l'intérieur intact, l'intelligence, la bonne volonté toujours les mêmes, mais le corps, le serviteur, l'instrument usé par le

travail, passif et incapable. Madame Dabrin, après s'en être ouverte à diverses reprises, dans nos entretiens familiers, a décidé de donner sa démission. C'est là une mesure douloureuse et pour elle et pour nous. Mais quoi ? les Asiles sont-ils faits pour le personnel ou le personnel pour les Asiles ? C'est là la question. La réponse n'est pas douteuse. C'est à ce point de vue que notre amie se place et elle est dans le vrai. Le conseil des Asiles, — il l'a déjà fait pour d'autres — adoucira, dans la mesure du possible, l'amertume de cette résolution inspirée par le devoir.

En quittant madame Dabrin pour aller visiter la partie neuve de la maison récemment achevée, je rencontre M^{lle} U... ancienne lectrice de la Bible en Angleterre arrêtée elle aussi, dans sa mission consolatrice par un mal implacable, mais souriante et douce dans son épreuve, ayant retrouvé dans son asile, vis-à-vis de ses compagnes, large matière à suivre ou

plutôt à continuer sa vocation. Ainsi, dans nos obscurités, dans *nos pourquoi* sans réponse, le Seigneur fait glisser toujours un rayon de sa grâce et Il répète à ses enfants sous la croix : « Que votre cœur ne se trouble pas. » « N'ayez point l'esprit inquiet. »

*
* *

De la *Retraite*, je passe devant notre métairie embaumée de la bonne odeur du foin nouvellement coupé et j'entre au *Repos*. C'est l'heure du thé. Toutes ces dames ou presque toutes sont au salon. L'accueil est cordial. La conversation s'engage sans peine, pensez-vous avec des dames ! Demandes, apostrophes, répliques se croisent et s'entrecroisent pendant que les rafraîchissements chauds et la bonne humeur circulent, sous la présidence de notre directrice Madame Rodet. Voici M^{lle} L... et M^{lle} S... Ah la bonne occasion de les mettre en scène. N'y manquons pas ; au surplus elles m'en voudraient peut-être de cette négligence

Mlle S. est aussi bonne qu'originale et c'est beaucoup dire. On peut se la présenter, si elle veut bien, sous la forme d'un colonel à la tête de son régiment. Deux fois en effet, elle a faussé compagnie à l'asile du *Repos* pour aller en Afrique, à Saïda où elle a fait une œuvre d'évangélisation bénie, surtout dans la légion étrangère. Forcée par sa santé de nous revenir, son œuvre a été reprise là-bas et développée par M. le pasteur et Madame Rappard-Bovet. Or de son amour pour les soldats et de cette fréquentation Mlle S. a contracté toutes les habitudes du commandement. Quant à Mlle L. c'est la soumission et la complaisance en personne. Or ceci établi j'encourage toujours Mlle L. à ne pas contrister Mlle S. par des velléités d'indépendance improbables et Mlle S. à user d'autorité vis-à-vis de sa compagne, recommandation bien superflue. Alors, Mesdames et Messieurs, c'est un brouhaha général, les traits volent de tous côtés comme des flèches mais si

piquantes qu'elles soient, pas de blessures mais de joyeux éclats de rire. Ah la bonne chose que la bonne gaîté ! C'est un contre-poids. un remède meilleur que celui du pharmacien, avec la note en moins à payer, toujours salée malgré la douceur de la remise.

Mais, sorti du salon, me voici en face du sérieux de la tâche. J'entre auprès, d'une chère paralytique. Elle s'informe de ce qui vient de se passer, nous causons doucement d'elle de ses amis, des missions, puis nous ouvrons la S^{te}-Parole de Dieu, quelques réflexions, la prière puis un serrement de main reconnaissant. Non loin, dans le même corridor une autre malade, gravement atteinte ; plus d'espoir ; c'est la mort qui s'approche. Enfin, l'œuvre de la grâce se fait et s'achève : moins d'exigences, moins de récriminations, la soif de la prière, le sourire confiant de la foi puis le départ paisible pour la maison du Père. Heure bénie où la fin d'une existence terrestre

tourmentée et souvent assombrie marque le commencement d'une autre vie, de la vie véritable, de cette vie dont Jésus disait : « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie et qu'elles soient dans l'abondance. » (Jean X, 10.)

*
* *

Du *Repos* à *Béthesda*, la distance est vite franchie. Il y a actuellement ici 135 pensionnaires et les demandes d'admission sont incessantes. Nous pensions que la maison organisée pour recevoir 120 pensionnaires, nous aurions de la marge pour un long temps avant d'arborer l'écriteau « *Complet* » si pénible parce qu'il est un repoussoir. A l'inauguration, il y a sept ans, plusieurs critiquaient les trop vastes dimensions de cet asile. Pourquoi les enflures de la critique n'ont-elles pas enflé notre bâtisse ? Nous avons été forcés d'apporter quelques correctifs à son insuffisance par une annexe en exergue sur la façade du Nord où nous avons installé un grand réfectoire qui est

la joie du personnel et des pensionnaires. Notre Directrice M^{lle} Roger, a fait mettre, sur le mur du fond, cette inscription : « L'homme ne vivra pas de pain seulement. » L'idée était bonne mais l'exégèse faite par nos enfants n'est rien moins que spirituelle. Qu'importe ? Si la parole est divine, et elle l'est, le cœur, après l'estomac, pourra se l'approprier.

C'est l'heure du souper. Menu : soupe aux petits pois dont le fumet affecte agréablement l'odorat ; confitures pour les unes ; fraises au vin pour les autres. Chaque table aura son tour de ce fruit exquis mais rare cette année. Pour les malades et les anémiques, il y a, en sus, de la viande ou des œufs.

Je m'approche d'une chère enfant de 17 ans, diabétique, dont la vue depuis quinze jours, a tellement baissé, qu'elle a besoin d'un guide. Quelle épreuve et aussi quelle tristesse que la sienne ! Ses larmes roulent et tombent d'elles-mêmes, abondantes, pendant que je lui parle.

Oh ! anomalie de la jeunesse et de la maladie ! Nous l'entourons de toute notre sollicitude. Elle se sent aimée, nous voudrions qu'elle sente, elle, dans cette dispensation mystérieuse, l'amour de Jésus. Et cela sera.

Nous montons à l'infirmerie, sœur Adèle n'y est plus. Sur notre demande elle a accepté d'aller à la *Compassion*. Notre Fanal qui réclamait un auxilaire tout en redoutant son arrivée, est très content et nous le sommes aussi avec lui. La présence d'une femme dévouée, au milieu de gâteaux, enlève quelque chose à la tristesse de ce quartier.

M^{lle} Lauréous a remplacé sœur Adèle à *Béthesda* et s'accoutume à sa tâche assez complexe. A côté des vraies maladies indéfiniment prolongées nous avons la série de bobos qui poussent comme le kikajon de Jonas et parfois dépoussent comme lui. Les infirmeries ont eu un fort contingent cet hiver. Maintenant il n'y reste à demeure que Madame Jouan,

Léontine et Madeleine trois habituées, inamovibles hélas ! Les années se succèdent sans autre changement pour elles que ceux que le temps exerce, à leur insu sur toute créature humaine. L'atmosphère morale est variable mais nous estimons cependant qu'il y a quelques progrès spirituels réalisés. Chères amies, nous ne vous blâmons pas, dans vos périodes de découragement, nous les comprenons et nous vous envoyons simplement une parole de sympathie et d'encouragement. Seule la paix de Dieu donne le bonheur et ce bonheur est indépendant de toutes les circonstances extérieures de maladie ou de santé. Que la paix du Seigneur soit donc sur vous !

En descendant nous trouvons au rez-de-chaussée, dans la lingerie, M^{lle} Laure Lassieur récemment relevée d'une grave maladie ; son amie M^{lle} Elisa Barthe est nécessairement auprès d'elle. Toutes deux sont unies comme l'ombre l'est au corps. Après l'angoissante

perspective de la séparation, il y a recrudescence de joie dans l'amitié et de reconnaissance envers Dieu. « Il étendit la main d'en haut et me retira des grandes eaux. L'Eternel fut mon appui ; Il m'a mis au large ; Il m'a sauvé parce qu'il m'aime. » (Sam. XXII, 17.).

La cloche appelle pour le culte. Après le repas du soir, la prière car « l'homme ne vivra pas de pain seulement. » C'est un coup d'œil non ordinaire que celui de notre lingerie à ce moment où elle se remplit rapidement ; le flot arrive de tous côtés et chacune à sa place marquée. Au centre, tout près de la table où je prends place, les bébés, puis les aînées, puis encadrant le tout les personnes mûres et les âgées dont la doyenne est nonagénaire ou peu s'en faut car elle est marseillaise, un peu broum-broumet portée à l'exagération. N'est-ce pas la même coquetterie qui pousse à atténuer ou à augmenter son âge ? Cette préoccupation est puérile, et j'aime ici à redire ce mot d'un chré-

tien. « Je jure d'être éternellement jeune. » Par la grâce de Dieu il a tenu sa promesse. Le vrai chrétien ne vieillit pas.

Le chant, entonné par Marie, une de nos aveugles, est bien enlevé. Quelques-unes de nos idiots, estropient les paroles mais non la musique. Toutes les maîtresses sont là : d'abord la directrice toujours alerte, son trousseau de clefs non plus pendant à sa ceinture mais couché dans un panier qui se promène tout le jour, en bas et en haut, partout, puis notre précieuse sous-directrice Mlle Pauline Ménapelle, Mme Lange, inaltérable de bonne humeur ; Mme Larroque la maman des bébés, Mesdemoiselles Laure et Elisa déjà nommées ; Coralie maîtresse de la classe enfantine Mme Bohne, chef des tricoteuses.

Délicieux moments que ceux consacrés ainsi au Seigneur où nous nous sentons un cœur et une âme. Culte varié comme tout ce qui est vie ; non mélancolique, comme tout ce qui a

bonne conscience. Au départ, je suis rejoint par une grande jeune fille tout en larmes. Qu'as-tu mon enfant ? — C'est Philippine — Eh ! bien ? — Elle m'a dit : *Idiot* ! — Oh ! ce n'est pas bien. Mais qu'es-tu ? — Monsieur je suis une imbécile. — C'est bien mon enfant ; on ne te dira plus *idiot* et elle s'en va consolée.

*
* *

Un autre jour nous sommes en visite à la *Miséricorde* et à *Eben-Hézer*.

A la *Miséricorde* voici Mlle Th. Laroche et sa cour d'auxiliaires composée, à deux exceptions près, d'anciennes pensionnaires de *Béthesda*, d'*Eben-Hézer* et de la *Famille*, toutes de petite santé, de tempérament faible qui en unissant toute leur bonne volonté, sous le contrôle et l'impulsion de la directrice parviennent à tenir la maison dans un état de propreté étonnant si l'on songe que ces dortoirs si bien tenus, exempts de toute mauvaise odeur sont

habités par des gâteuses ; que chaque matin la plupart des draps de lits passent à la lessive etc. Ici la tâche matérielle prime de beaucoup la spirituelle, parce que ces intelligences sont obscurcies ou éteintes ; ici vous le savez, ce sont des créatures à forme humaine, mais pour la plupart au dessous de l'animalité. Quelle corvée lourde et rebutante que le travail quotidien ! Mais le soir, réunies ensemble quel repos pour le personnel ! Chères amies, nous vous envoyons l'expression non de notre admiration, qu'en feriez-vous ? mais de quelque chose de meilleur, de notre affection enrubannée de sympathie couleur de feu.

A *Eben-Hézer*, notre vaillante Mlle Jeanne Lapeyre est en moins mauvaise santé que l'an dernier. Nous avons souci pour elle et voici le Seigneur a entendu notre cri. Sa présence nous est précieuse, j'ai presque dit indispensable, qu'elle nous soit prolongée longtemps, oh ! bien longtemps encore !

Quant à notre personnel, il s'égrène. Le 20 Juin prochain il y aura encore un mariage, le troisième, en moins de trois ans. Ici mariage ne signifie pas union mais séparation. Cependant nous demandons à Dieu, puisqu'il faut aimer les autres plus pour eux-mêmes que pour soi, de réaliser pour Mlle Alice Rooy, la nouvelle fiancée, tout ce qu'elle espère.

Nous n'avons eu de fêlé à *Eben-Hézer* que notre cloche, instrument bien nécessaire qui sans varier son langage sait dire tant de choses diverses suivant les heures où on l'emploie. Une fêlure peu de chose, mais tout autre chose. Au son joyeux et argentin a succédé un son désagréable et sec autant qu'un commandement prussien. M. Jean Monod, le vénéré doyen honoraire de notre Faculté de Montauban, qui a passé à Laforce trois mois pour assurer le service pastoral en mes absences périodiques, en était agacé et pourtant vous connaissez sa patience. Madame Jean Monod faisait avec son

mari et tout *Eben-Hézer*, un aussi avec ces deux amis. Pour une simple fêlure ? — Oui — On lit au livre de l'Ecclésiaste ch. IX, v. 18. « Un seul péché détruit beaucoup de bien. » Quelle prédication, actuelle hélas ! pour plusieurs que cette fêlure. Impossible à réparer nous avons remplacé cette cloche par une neuve ; pendant sa pendaïson, nous étions là, tous, votre serviteur comme Mlle Jeanne et tout *Eben-Hézer* bouche bée et, quand on l'a mise en branle et démutisée, nous nous sommes serrés la main et adressés des félicitations mutuelles.

Ce n'est pas seulement d'une cloche nouvelle qu'*Eben-Hézer* a été doté. Nous avons abattu une muraille et, de deux pièces étroites, fait une large salle où l'on peut se remuer, respirer et jouer au loto, le jeu favori de cet asile. Voilà nos joies. Ne les dites pas petites. Tout est relatif et, dans notre vie monotone, le moindre grain d'imprévu a son importance. Si peu nous

contente, cela prouve que nous ne sommes pas des blasés. Tant mieux pour nous.

*
* *

La *Famille*, pépinière des servantes. Soixante-quinze enfants ayant la santé du corps et celle de l'intelligence. Ce serait doux de dire : Tout est bien, tout va bien. Mais ici le baromètre oscille toujours dans la case du « variable » dont les frontières sont, en bas, la tempête ; en haut le beau temps, on touche quelquefois à ces extrémités. Les maîtresses déclarent que l'enfance d'aujourd'hui est beaucoup moins malléable que celle d'autrefois. Autrefois a bon dos, le *présent* pâtira toujours d'être à la gauche et à la droite du *passé* et du futur comme un accusé entre deux gendarmes. Le passé a toutes les indulgences, l'avenir tous les sourires, le présent, sauf de rares exceptions, toutes les grimaces. Je crois plutôt, en face des difficultés réelles et douloureuses de la vie actuelle, à une moyenne permanente.

Nous avons donc à exercer nos talents, Dieu étant toujours adjoint à tous nos efforts, pour aller de mal en bien et de bien en mieux. Si nous voyons tout en noir, aux heures de lassitude et de découragement, la réflexion ramène à un jugement plus vrai de la réalité des choses. Et la preuve en est dans les bons témoignages envoyés sur nos jeunes filles placées ces derniers temps. D'une ancienne élève mariée à un colporteur, nous avons reçu le 6 mai dernier une touchante lettre. Elle a perdu trois garçons et il lui reste six filles. « Je suis fort malade m'écrit-elle, je tousse et respire difficilement... J'aime à penser que je suis une ancienne élève de la *Famille*. Ce matin je souffrais terriblement et j'étais toute seule puisque mon mari est toujours en course. » Je me suis mise à penser : « Oh ! si M^{lle} Elise (ancienne directrice de la *Famille*) était là, je suis sûre qu'elle trouverait bien le moyen de me soulager. Heureusement que quoique je sois

éloignée de tout cœur aimant, je possède la perle de grand prix et malgré la maladie et toutes sortes de difficultés, c'est pour nous le ciel sur la terre. Nous sommes vraiment des privilégiés, nous, enfants de Dieu qui pouvons nous abandonner entre les mains d'un si bon Père céleste. La maladie, la pauvreté peuvent venir ; Dieu est tellement riche que nous ne souffrons jamais véritablement...J'espère, j'ai l'assurance que beaucoup de jeunes filles qui ont passé dans les asiles, surtout à la *Famille*, recevront comme moi d'abondantes bénédictions spirituelles. Dieu est vraiment bon et fidèle. »

Cette joie, cette confiance inaltérable, dans une situation matérielle resserrée avec six enfants et la maladie en sus, c'est bien un encouragement pour nous des asiles, c'est aussi une leçon pour tous.

N'empêche que la tâche actuelle ne soit difficile et que la directrice n'ait des rai-

sons probantes de mettre ici les points sur les *i*. Quels moyens employer pour avoir raison des oppositions morales malfaisantes de nos enfants, de leur paresse, de leur entêtement ? C'est là un grave problème. J'estime cependant que si nous savions « posséder nos âmes dans la patience, » cette patience, non troublée par les imprévus fâcheux et irritants, serait une grande force, à la longue irrésistible et triomphatrice. Mais comment ne jamais se départir de ce calme ? Ne me le demandez pas car je l'ai perdu, l'autre jour, pour mon compte. Voici comme : Nous distribuons à nos enfants des Bibles, des Psaumes et Cantiques, des Cantiques populaires, à l'état de neuf. Or au bout de quelques mois les Bibles sont effilochées, le dos de la reliure des cantiques est brisé, des pages sont écornées, déchirées, salies. Cela me révolte et en faisant l'inspection, devant ce laisser aller injustifiable, j'ai parlé sec. Qu'auriez-vous fait ? Instruire est autrement facile

qu'éduquer. Nous espérons cependant que des observations justes et méritées, comme un clou bien planté, restent et ne s'oublient pas. Désagréables de prime abord, elles deviennent plus tard salutaires.

Il nous reste encore à vous conter les suites dramatiques d'une désobéissance aussi vite et rudement châtiée que commise. C'était le Dimanche 7 Mai. Une quarantaine de nos jeunes filles, sous la conduite d'une maîtresse allèrent à la promenade du côté de Gardonne et s'arrêtèrent à un moulin tenu par un de nos anciens employés. Les enfants voulurent voir marcher le moulin alors au repos car, nous l'avons dit, c'était un Dimanche. Après les recommandations nécessaires de prudence, le meunier leva la vanne, tout se mit en branle et le joyeux tic-tac du moulin marqua sa cadence. Or deux de nos fillettes, âgées de 13 et de 15 ans rappelées à l'ordre une première fois parce qu'elles frôlaient une barre de fer pivotant avec rapidité,

renouvelèrent leur imprudence dès qu'elles ne se virent plus surveillées. Comment cela se fit-il ? On ne sait. Mais tout-à-coup des cris désespérés retentissent et l'on voit nos deux imprudentes, enlacées par leurs vêtements autour de l'arbre de couche perpendiculaire, tourner avec lui. Il était distant de 25 centimètres d'un immense coffre contre lequel les pauvres victimes butaient à chaque tour. Malgré le prompt arrêt de la mise en marche l'une avait les deux jambes et une cheville cassées ; l'autre une clavicule fracturée, la main gauche fendue et des lésions internes. Celle-ci nous a causé de vives inquiétudes ; pendant trois jours elle a été en danger de mort. Grâce à Dieu aujourd'hui, elle et sa compagne sont en parfaite voie de guérison. Nous avons à remercier les Docteurs Cayla de Bergerac et Lachapelle de Laforce de leur précieux concours en ces tristes circonstances. La leçon a été dure. Portera-t-elle des fruits ? J'ai raconté ce fait pour



le remettre au point et enlever le panache aux racontars exagérés, mis en circulation.

Oh ! en toute bonne amitié, n'est-ce pas ?



Nos asiles du bourg d'Abren arrivent les derniers. Ils nous intéressent cependant autant que ceux du Côteau. C'est leur situation géographique qui les met à l'ombre et, vraiment ils auraient grand tort de se plaindre par les chaleurs tropicales dont nous souffrons ces derniers temps. Quoi de neuf ? Pas grand' chose.

Nos bons amis, M. et Madame Etienne Imbert secondés par Mlle Junod, sont toujours fidèles au poste. Nos pensionnaires sont ici et là : les uns, à l'atelier des poches sous le contrôle de Rouffy : les autres, dans les jardins, aux champs, à la cuisine. En voici condamnés à l'immobilité par leurs infirmités : en voici d'autres, robustes mais voués au *far niente* par une vocation indéracinable. Notre infirmerie est toujours occupée. Un mot d'en-

couragement à notre infirmière, Mlle Clémentine, c'est une mère et une sœur que cette femme ; nulle besogne, si répugnante soit-elle, ne la rebute.

Parfois surgissent des incidents pénibles. Il y a des natures grincheuses, des gens qui sont toujours très bien là où ils ne sont pas, d'une habileté consommée à lâcher la proie pour l'ombre ; ne manquant aucune occasion de faire un four. Tel était notre pensionnaire C..., d'une jugeotte de bébé malgré ses 64 ans. Ancien marin, on nous l'avait envoyé pour le sortir de la misère noire. Il n'a pas voulu rester ; malgré nous, il a fallu le laisser partir ; il semait dans l'asile l'idée de la désertion et plusieurs venaient à nous pour nous dire, comme lui : « Je m'ennuie. Je veux partir... » Donc il partit le 8 Mai 1898 et le 17 Avril 1899 voici la lettre qu'il écrivait à M. Imbert : « Je vous prie bien de souhaiter le bonjour à tout le monde pour moi. Je vous prie de dire aux camarades qu'ils ne

fassent pas la bêtise que j'ai faite : qu'ils ne quittent pas *Siloé*. Vous n'oublierez pas le jardinier de *Béthel* et Valéry (celui de *Siloé*.) Vous leur souhaiterez bien le bonjour pour moi ainsi qu'à Chrétien. Je vous prie de dire à Vallée (un pensionnaire qu'il catéchisait pour le faire partir avec lui) qui ne quitte pas *Béthel* pour revenir au Hâvre car on meurt de faim partout...»

Pauvre C., nous le plaignons. Tout n'est pas tout mauvais dans une créature humaine comme tout n'est pas tout bon.

Nous allons, pour *Siloé* et pour *Béthel*, reconstituer notre atelier de vannerie désorganisé depuis quelques années. Nous avons trouvé un vannier, un cévénol, un chrétien qui nous semble qualifié pour cette tâche. C'est M. Verdier dont le frère est artisan missionnaire au Zambèze. Une innovation très appréciée de nos garçons et de nos hommes, c'est la leçon de chant hebdomadaire du Mardi.

Mes deux filles Suzanne et Marthe sont les professeurs. Elles étaient trois, il n'y a pas longtemps ; la manquante est elle aussi au Zambèze et son ministère s'exerce d'autre façon. Si, diverses sont les façons de travailler pour le Seigneur chacune a sa valeur. Avons-nous chacun trouvé le nôtre ? Travaillons-nous ou bien restons-nous, comme les ouvriers de la parabole, sur la place, inoccupés, inutiles ? Ah ! travaillons puisque selon le cantique bien connu, le loisir n'appartient qu'aux ingrats.

*
* *

M. P. Bosc directeur de *Béthel* et de la *Compassion* m'a envoyé des notes suggestives sur ces deux asiles. Je voudrais les insérer *in extenso* mais il faut abréger et n'extraire que le fin du fin. —

Feuilletons. — La tâche est aussi difficile que belle. — Bon ! Nous savons ça. Passons. — La fraternité est intermittente. Il y a des

entr'actes où circulent, au lieu de sirop d'orgeat des coups de poing. Mais ça se voit ailleurs qu'à *Déthel*. — Bon ! Nous savons ça. Passons.

Ah ! voici une page bien touchante consacrée à deux disparus. D'abord un jeune homme dont la sœur est venue le trouver et l'a soigné pendant trois mois, jusqu'à son dernier soupir, lui rendant ainsi l'illusion de la maison paternelle depuis longtemps quittée. Cet amour si tendre lui a été un rayon de soleil et sa foi au Sauveur a donné à la mort un aspect doux et pitoyable. Ensuite un vieillard de bonne famille, lui aussi, chargé de la double croix de l'épilepsie et de la surdi-mutité ; mais si facile à contenter, toujours souriant, reconnaissant de la moindre attention, un débonnaire, un patient, pas pressé de s'en aller mais partant de bon cœur quand Dieu lui a fait signe. Cela est bon et salutaire. Oh ! ne passons pas rapides, restons quelques instants recueillis en présence de ces deux frères, hier déshérités, aujourd'hui

en possession de l'héritage de la vie éternelle ! Ne passons pas, prions et que notre prière fasse descendre sur nous ces grâces nécessaires et exquisés qui donnent le courage de vivre et la joie de mourir.

Et maintenant un fait divers navrant à marquer. Nous avons admis, l'an dernier, un jeune homme de 21 ans qui nécessitait une surveillance spéciale. La mère, veuve et gagnant à peine sa vie, n'a pu supporter l'absence de son fils. Malgré nous elle a retiré son enfant, espérant que son amour maternel ferait des miracles pour lui donner le nécessaire. Cette obstination, quoique déraisonnable, était touchante. Enfin, le 29 Mai, son garçon arrivait chez elle à Paris. Le 31, elle écrivait à M. Bosc : « Recevez, je vous prie, mes sincères remerciements pour les bons soins que vous avez donnés à mon pauvre enfant. Oh ! Monsieur, si vous saviez combien je regrette de ne l'avoir pas laissé auprès de vous ; en ce moment je

n'aurais pas de si cuisants chagrins et remords !
« Il est sorti pour une petite commission lundi vers cinq heures et depuis je le cherche partout ; je suis brisée et vais tâcher de prendre sur moi d'aller à la Morgue. — Si vous voyez M. Rayroux, dites-lui bien, je vous prie, que je lui demande pardon de n'avoir pas suivi ses bons conseils. Vous, Monsieur, si bon d'avoir tant de dévouement, priez, je vous en supplie, afin que Dieu m'accorde la faveur de ne pas retrouver mon enfant mort ou blessé par mon inconséquence. »

J'écrivis aussitôt à la pauvre mère pour lui dire notre tristesse et notre sympathie et aussi notre grand désir d'être tenu au courant. Le 7 juin, elle me répondait : « Je suis bien touchée des sentiments que vous me témoignez dans ma douleur profonde et aussi de ne pas m'accabler de reproches que je sens mérités car je suis toujours très angoissée ; je n'ai encore aucune nouvelle de mon pauvre enfant.

Où est-il ? Qu'est-il devenu ? — J'ai fait tout ce qu'il fallait en pareille circonstance et me recommande avec beaucoup d'humilité à vos prières afin que Dieu protège ce pauvre enfant et nous le fasse retrouver. »

C'est aujourd'hui le 15 juin. Nous n'avons rien reçu.

M. Bost termine en adjurant le Conseil d'administration de s'opposer résolument à l'admission de tout candidat alcoolique ou atteint d'aliénation mentale ou simplement brutal. Et il a des raisons que nous connaissons et approuvons pour réclamer, avec énergie, ces mesures préventives.

J'ajoute un mot. Il a été dit, peut-être, que les Asiles John Bost reçoivent toutes les misères. Cela n'est pas tout à fait la réalité. Les asiles, comme le commun des hommes et des institutions ont des règlements ; -- si grands qu'ils soient, ils ont des limites ; — si bons qu'on les suppose, et on peut supposer, ils ne

doivent pas, le sachant, favoriser l'égoïsme où l'avarice de personnes toutes prêtes à nous confier quelque membre de leur famille qui les gêne dans leur confort ou les humilie dans leur vanité. Le vieillard au foyer domestique, affaibli dans ses facultés et dans son corps est sacré. Le manteau de Sem et de Japhet n'est pas un mythe. L'enfant idiot, si pénible et douloureuse que soit sa présence est sacré lui aussi! Si vous le pouvez, à moins d'une nécessité sans conteste, gardez vos déshérités et que votre amour chaud les illusionne sur eux-mêmes et ne leur laisse même pas le soupçon de leur déchéance.

Nos deuils

Ici la page funèbre qui, année après année, se remplit. Nous y arrêtons notre cœur, nous aimons à rappeler la mémoire de ces frères et sœurs, nos collaborateurs par leur charité,

rappelés à Dieu. Nous envoyons aux familles en deuil l'expression renouvelée de notre sympathie, de nos vœux, de notre reconnaissance. Que l'œuvre de ces bienfaiteurs, interrompue pour eux par la mort, ne soit pas interrompue cependant mais reprise et élargie.

M. Jules Alphonse SCHLUMBERGER de Mulhouse.

M^{me} la baronne Ed. de BUSSIÈRE de Paris.

M^{me} V^e SPEISER, née HAUSER, de Bâle.

M. Louis-Albert JAPY, de Beaucourt.

M^{me} Florens WALBAUM, de Reims.

M^{me} Albert ANNEVELLE, de Genève.

M^{me} V^e L. FALLOT, née EHRMANN, de Paris.

M. BRUÈRE-CHABRAND, de Châtillons-sur-Loire.

M^{lle} JEANNE de PURY, au Basset, près Clarens.

M^{lle} Alexandrine JAUGE, de Nérac.

M^{me} Arthur POUMEAU, aux Gillets près Bergerac.

M^{rs} HART, de Londres.

M^{me} Jean MANTZ, née BLECH, de Mulhouse.

M^{me} E. MÉGUIN-RIKLI, de Allondans.

M^{me} V^e Henry LOUP, née AESBACH, de Neuchâtel.

M. le pasteur Edouard MONOD, de Marseille.

M^{me} Dan. LAWTON, de Bordeaux.

M^{me} M. MAFFRE, de Mazamet.

M. W. BERGER, de Cannes.

M. le pasteur P. F. MATHIEU, de Mulhouse.

M. JAUGE, de La Bourguette.

M^{me} Edouard PICTET-PRÉVOT, de Genève.

M. le docteur Henry MORIN, de Paris.

M. Frédéric MALLET, de Paris.

M^{me} Charles MALLET, de Paris.

M. Frédéric ESCHENAUER, de Bordeaux.

M. MONNERAT, de Vevey.

M. EDOUARD de PIERRE, de Neuchâtel.

M^{me} Carayon, de Pont de Saix.

M^{lle} Rosine MATTER, de Lausanne.

M^{me} Philippe JAPY, née PEUGEOT, d'Audincourt.

M^{me} LAURENS, Saverdun.

NOTICE
SUR
Monsieur le Docteur H. P. MORIN

Le 21 Mars, à Laforce, chez son fils le Dr Jean Morin, médecin des Asiles John Bost, le Dr Morin père, a été rappelé à Dieu, doucement mais de façon imprévue. Les surprises de la mort, si variées qu'elles soient, sont toujours déconcertantes.

Monsieur Morin (Henry-Parfait) était né le 18 Avril 1830. jour de la Saint-Parfait à Nocé (Orne). Il fit ses études classiques à Nogent-le-Rotrou et à Paris ses études médicales. C'est alors que sous l'influence bénie de Madame André Walther et des pasteurs Adolphe Monod et Louis Meyer, il devint non seulement protestant, ce qui n'est qu'une forme, mais chrétien, ce qui est la plus douce et la plus vivante des réalités.

A 27 ans il fut nommé médecin de la Maison

des Diaconesses de la rue de Reuilly, et pendant 42 ans il est resté passionnément dévoué à cette tâche.

Tout en vaquant aux devoirs de sa profession et aux exigences d'une nombreuse clientèle où le docteur devenait bien vite pour chacun un ami, il élargissait encore le champ de son travail. En se dépensant sans compter pour soulager les souffrances physiques, il songeait aux âmes; sa piété vivante avait soif d'expansion, son cœur le poussait vers les malheureux. C'est ainsi qu'il fut un des membres fondateurs de l'union chrétienne des Jeunes gens, alors modestement resserrée dans un petit local, aujourd'hui si florissante dans son magnifique immeuble de la rue de Trévise.

Ce fut lui aussi qui fonda pour les hommes la Maison de santé de la Cité des Fleurs. Il était un habitué des prisons comme visiteur des prisonniers, leur apportant ses consolations, de virils ou paternels conseils, lisant l'Évangile

et priant avec eux et pour eux. L'œuvre du patronage des libérés a donc eu en lui un membre des plus dévoués,

En 1870, pendant l'année terrible il resta à Paris et travailla dans les ambulances, comme il savait le faire, sans compter ni s'épargner.

Durant la période néfaste de la guerre civile il continua son œuvre d'humanité, mais il faillit deux fois être fusillé ; d'abord par les Communards qui le soupçonnaient et ils n'avaient pas tort, de cacher chez lui des prêtres condamnés à mort par le fanatisme du jour et ensuite par les Versaillais, car le trouble et le désarroi étaient si grands qu'une erreur fatale était facile. Dieu le garda et le sauva en ces deux tragiques circonstances.

Quand l'ordre fut rétabli, il fut décoré de la Légion d'Honneur.

En 1858, il avait épousé la fille aînée d'Adolphe Monod une collectrice de la première heure puis la présidente de la société Adolphe

de Paris, et jusqu'à la fin, amie dévoué de nos Asiles.

La vie familiale du Dr. Morin fut longtemps heureuse et exempte de grandes épreuves. Mais tout se paie ici-bas hélas ! C'est une loi inexorable. Elle révolte les uns, elle épure les autres, ceux qui croient et regardent à Jésus, le chef, le consommateur de la foi, mais aussi l'homme de douleur.

La mort entra donc dans sa demeure et y fit sa moisson. En 1875 elle prend le dixième enfant : en 1890 l'épouse et la mère bien-aimée ; en 1893, le deuxième fils, âgé de 33 ans, marié, père de famille, son collègue comme médecin à la maison des Diaconesses : en 1897, un autre fils, âgé de 34 ans, lieutenant de vaisseau, mort à Banghi, au centre de l'Afrique, au cours d'une mission de pénétration, heureusement conduite, presque achevée. Hélas !

Ces coups successifs, supportés sans murmure, mais non sans souffrance, ont miné peu à

peu la santé jusque là si robuste du Dr. Morin. « Je ne suis pas un révolté me disait-il naguère, avec un bon sourire, je suis un vaincu. » Il était las, car il avait travaillé et lutté sans relâche ni repos.

Il était venu en septembre dernier dans nos Asiles, suppléer son fils Jean qui se remettait lentement d'une fracture de jambe. Il lui a suffi de peu de temps pour attirer à lui tous les cœurs. Il savait trouver le mot juste pour chacun. S'il savait commander et se faire obéir, il se faisait aimable, et, nos malades et nos infirmes attendaient avec impatience sa visite. Il cessa son service provisoire à la fin de 1898, et alors nous le vîmes décliner peu à peu. Il s'alita, puis il y eut des phases meilleures, mais le mal empirait. Nous pensions qu'il vivrait encore au moins quelque temps, lorsque mardi, 21 Mars, à 3h. 1/2, il a rendu le dernier soupir, sans agonie, presque sans souffrances, et alors

que rien ne faisait prévoir cette brusque éventualité.

Nous envoyons à la famille dispersée de notre frère et de notre ami, et spécialement à notre cher Docteur M. Jean Morin et aux siens, l'expression de toute notre sympathie et de toute notre affection.

RAPPORT MÉDICAL

Années 1898-1899

Les années se suivent et ne se ressemblent pas : voilà une banalité alternativement affligeante ou consolante mais qui plus que jamais a tenu à s'affirmer. Au point de vue du service de santé, l'année 1898-99 a été une année mouvementée, elle a failli être une année tragique. Commencée par un grave accident, clôturée par un triple accident de personne qui aurait pu avoir les suites les plus graves, cet exercice a vu trois médecins en activité, en dehors du titulaire. — Nous pouvons donc la dire, pour ce qui nous concerne, courte et agitée.

L'accident survenu au médecin des Asiles le 1^{er} juillet, a fait de lui un infirme complet pendant trois mois, un boiteux ne marchant qu'avec peine pendant trois autres mois. Il a porté pendant quelques semaines le fardeau

que tant de nos pauvres enfants portent toute leur vie, et cela ne lui a pas été inutile.

Si cette année a été pour lui courte et agitée, elle est aussi remplie de souvenirs tristes ou bienfaisants. Les uns sont strictement personnels. — Les autres se trouvent si étroitement liés à la marche du service que j'ai le droit de vous en dire quelques mots.

Au moment de l'accident, le docteur Etienne Morin se trouvait en visite à Laforce, avec deux mois de liberté. Il nous les consacra, et fit son service en mon lieu et place. — Qu'il me soit permis de le remercier de son concours affectueux et du réconfort qu'il a été pour nous et pour d'autres. Devant partir à date fixe pour l'Amérique, il ne put prolonger après la fin d'août. Le docteur Charon voulut bien se charger du service pendant le mois de septembre, et fut lui aussi vivement apprécié.

Pendant les trois mois de congé que le Comité voulut bien m'accorder, j'eus l'intime

satisfaction et le grand honneur d'être remplacé par mon père. Il venait finir à Laforce son ministère actif, et nous étions bien loin de nous douter combien serait courte cette période de retraite, que nous lui demandions avec tant d'instances de venir prendre auprès de nous.

Rappelé auprès de lui quelques jours avant la fin de mon congé, je fus effrayé du changement. « Mon fils ; me dit-il alors, je ne ferai plus jamais rien, et mon dernier travail, je l'ai fait pour toi, dans les Asiles. » Trois mois après, il entra dans son repos, sans agonie, entouré de votre affection et de votre sympathie si discrète et si chaude, chers amis des Asiles, qui avez été pour lui et pour nous une véritable famille. Que notre directeur général en particulier veuille bien agréer l'hommage public de notre profonde reconnaissance pour l'assistance si fraternelle et si entière que nous avons trouvée auprès de lui dans ces douloureuses

circonstances. — Il a véritablement porté notre deuil avec nous. —

Sa plume amie vous a dessiné un portrait rapide de l'homme. Je voudrais en quelques traits faire passer devant vous la physionomie du médecin que fut mon père. C'est un hommage de piété filiale qu'il m'est bien doux de rendre ici même au confrère qui m'a devancé dans la carrière, et qui laisse à ses enfants un si précieux héritage d'honneur et de fidélité professionnelle.

Sa thèse inaugurale de 1856 avait pour titre : « De l'influence des privations et des excès sur la tuberculisation, » dénotant dès l'entrée dans la carrière ce souci prédominant des conditions de l'hygiène, qui devait toujours, pour lui, occuper la première place. Dans ce travail de jeunesse, on le trouve déjà tout entier, avec sa manière à lui de penser, d'apprécier, de classer les arguments, de juger, avec son cœur si chaud et ses allures primesautières.

Il aimait les malades, et les connaissait comme on connaît ce qu'on aime. Son coup d'œil était sûr, et son sens clinique très net. Fréquemment il sautait sans transition du physique dans le moral. Dans ses visites médicales il s'intéressait à tout, et quand il quittait un malade après l'avoir fait sortir de lui-même, soit en l'égayant, soit en l'intéressant, soit en l'apitoyant sur quelque détresse connue ou cachée, il ne croyait pas avoir failli à sa tâche de médecin du corps.

Il avait une puissance de sympathie énorme: dans les situation délicates, il savait donner le conseil que réclamait tel état d'âme ou d'esprit. C'était un intuitif, à sensibilité exquise à en devenir douloureux parfois.

Toute sa carrière médicale s'est passée au contact et au service de l'œuvre, des Diaconesses, qu'il aimait tant et à laquelle il devait tant.

Il a tenu, pendant son séjour à Laforce à

rendre à cette œuvre excellente un témoignage de reconnaissance, de respect et d'affection, dans une conférence familière donnée au temple des Asiles que bien des oreilles et des cœurs ont encore présente.

Une des enfants de la *Famille* ayant été sérieusement atteinte d'une fièvre continue, dont elle guérit d'ailleurs, il en prit occasion pour donner trois leçons destinées spécialement à nos grandes jeunes filles de l'ouvrier et qui avaient pour sujet : le malade, — la chambre du malade, — la garde malade.

Ces leçons lui ont coûté, la dernière surtout, un effort de volonté considérable ; il y avait mis tout son cœur, et donnait chaque fois un peu de lui-même. Ce n'était pas un savant, c'était un praticien dans toute la force du terme. Il avait une façon à lui de dire les choses, qui faisait image et se gravait dans le souvenir. — Nos jeunes filles ne l'oublieront pas.

Après quarante-cinq ans de pratique il

n'était blasé ni sur le mal qu'il avait rencontré sous tant de formes, et qui le surprenait et l'indignait comme au premier jour, ni sur la souffrance qui révoltait son cœur aimant. Cette tendre pitié, cette communion à la souffrance de ses malades a été la caractéristique de sa vie de médecin. La science peut être en défaut, l'amour vrai ne trompe jamais.

Puisse l'esprit du grand-père revivre dans les fils et dans les petits-fils.

En leur nom, je remercie le Conseil des Asiles d'avoir permis au fils aîné de rendre à cette place ce suprême hommage à cette chère mémoire.

*
* *

Avant d'aborder le rapide exposé de l'activité de ces derniers six mois, j'offre l'expression de mon affectueuse reconnaissance au Dr. Cayla à l'habileté et à l'obligeance infatigable duquel nous avons eu si souvent recours, et j'adresse à mon confrère du village, le Dr Lachapelle,

un bien cordial merci pour le concours qu'il nous a prêté dans plusieurs circonstances.

*
* *

De 31 décès de l'an dernier, le chiffre est descendu à 22 pour cette année, le nombre total des pensionnaires n'ayant pas varié. C'est à *Siloé* que les décès ont été le plus nombreux 7. A la *Compassion*, il n'y en a eu qu'un. Un également à la *Retraite*, deux à *Béthel* trois à *Béthesda*, quatre à *Eben-Hézer* et quatre à la *Miséricorde*.

*
* *

Je n'ai pas la prétention de vous retracer, même en abrégé, l'année médicale de tous les Asiles. Je me borne à signaler les faits saillants ou innovations de l'année en cours; les détails strictement médicaux, sans intérêt pour le grand public, étant réservés pour le Conseil d'administration, de même que le détail des comptes.

Aux Asiles de garçons, nous saluons avec bonheur la réouverture de l'atelier de vannerie,

dont nous attendons les plus heureux effets. Pour le travail manuel, envisagé comme partie essentielle du traitement, le branle semble donné. En dehors des ateliers de poches qui vont toujours leur petit train, notre relieur continue à travailler, et fait de son mieux pour satisfaire ceux qui s'adressent à lui. — Du petit atelier photographique de *Béthel* sont sortis et sortiront encore, nous l'espérons, bien des photographies, en particulier toutes celles qui figurent à nos feuilles de renseignements.

A la *Compassion*, le nombre de nos petits augmente, et la promiscuité de tous les instants des enfants et des adultes fait un effet pénible. La question de les séparer les uns des autres se posera par la force des choses.

A *Béthel* les crises sont maintenant relevées régulièrement comme elles le sont depuis deux ans à *Eben-Hézer*.

A *Siloé* un rudiment de classe enfantine est un bienfait pour nos petits. Enfin, les dossiers

individuels dont je vous avais entretenus l'an dernier sont constitués pour les Asiles de garçons et le seront pour ceux de filles dans le courant du nouvel exercice, sauf imprévu.

Aux Asiles du coteau, en commençant par *Béthesda*, l'asile le plus jeune sous sa forme actuelle et le plus peuplé, notons une innovation de cette année. Depuis le 1^{er} Janvier, les journées d'infirmerie de chaque pensionnaire sont notées, et cette excellente mesure nous fournira des renseignements intéressants, au double point de vue sanitaire et économique. Du 1^{er} janvier au 30 avril, nous avons eu 1241 journées d'infirmerie. Une grande opération a été pratiquée avec le succès le plus complet, et notre infirmerie de chirurgie, sans être encore parfaite, affirme toujours plus son utilité.

La *Miséricorde* a été dotée cette année d'un dépôt mortuaire et d'une petite infirmerie dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps. L'infirmerie a été constamment occupée jusqu'à

ce jour. Le dépôt mortuaire a déjà servi plusieurs fois, et permet de ne pas interrompre bains et douches chaque fois qu'il y a un décès dans la maison.

A *Eben-Hézer* nous attendons avec impatience l'eau à discrétion et la suppression de la pompe obligatoire aussi dure pour les maîtresses que pour les pensionnaires. Le traitement des hystériques est toujours des plus encourageants. Une d'entre elles, après un séjour de quinze mois nous a quittés tout à fait guérie. Les guérisons anciennes se confirment et de nouvelles semblent assurées. Les crises, toujours notées, ne diminuent pas, hélas! sensiblement, et nous attendons toujours le remède qui soulagerait tant d'infortunes.

La *Retraite* s'est brusquement développée et sa population a bien augmenté. L'état sanitaire y est en général bon. Signalons la longue épreuve de santé de sa directrice, acceptée

avec tant de simplicité, et ce courage de tous les instants, le plus difficile de tous.

Au *Repos*, le temps continue son œuvre inexorable. Les figures nouvelles viennent remplacer les figures disparues. Entre la clôture de l'exercice et la fête des Asiles, une de nos dames entrait dans son repos après une longue et douloureuse maladie.

Enfin, à la *Famille*, à part une fièvre continue, une fluxion de poitrine, quelques accidents et une kyrielle de maux de gorge sans gravité, entretenus par le temps variable resté froid sitard, l'état sanitaire n'a pas été mauvais. Nous avons expérimenté cette année la suppression du vin, et nous en sommes très bien trouvés. Cette expérience qui a été singulièrement facilitée par le concours soutenu de la directrice et la bonne grâce de nos jeunes filles à s'y soumettre, m'a vivement encouragé et fortifié dans ma manière de voir.... de buveur d'eau.

Ceci m'amène à dire un mot de la double question de l'alcoolisme et de l'abstinence, de plus en plus à l'ordre du jour. — L'alcool est indirectement je le veux bien, notre pourvoyeur le plus actif, et il est bien souvent l'auteur responsable des plus poignantes misères parmi celles que les Asiles abritent et s'efforcent de soulager et consoler. L'étude des antécédents personnels ou héréditaires de nos pensionnaires est tristement instructive à cet égard. L'alcool est par excellence le poison du système nerveux, et, s'il l'est quelquefois, même aux doses et sous les formes qui semblent respectables et bienfaisantes, à plus forte raison l'est-il dès que l'abus succède à l'usage. N'y a-t-il pas là de quoi nous enflammer pour la lutte, pour la guerre à outrance contre ce poison du corps et des âmes ? Qui dira où l'usage finit et où l'abus commence ? Qui peut nier que l'abus ne vienne de l'usage et que la façon la plus rationnelle d'éviter

l'abus soit de limiter l'usage ? L'abstinence de l'individu, outre l'avantage personnel qu'elle lui procure, a, par la vertu et la contagion de l'exemple, une portée sociale indéniable.

Pour rester dans mon rôle de médecin, je n'ai pas à chercher plus loin que l'intérêt personnel c'est-à-dire le meilleur état de santé possible de nos pensionnaires, et c'est au nom de leur intérêt personnel que j'invite à l'abstinence totale tous ceux dont le système nerveux n'est pas absolument intact.

*
* *

J'ai dit que cette année avait failli être une année tragique. Je ne puis mieux finir qu'en vous donnant la liste des accidents. Depuis que les Asiles existent il n'y en avait jamais eu autant la même année.

Coupure de la lèvre supérieure dans toute son épaisseur.

Œil crevé.

Fraçture de jambe double.

Fracture de cuisse.

Plaie grave du poignet par chute sur une carafe brisée.

Hémorrhagie par blessure artérielle de l'avant-bras.

Fracture du poignet.

Ecrasement d'un doigt ayant produit la chute d'une phalange.

Entorse du genou.

Enfin pour finir, l'accident du moulin dont il est impossible de ne pas dire un mot bien qu'il soit survenu depuis le 30 Avril.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ou l'écrire, deux fractures de jambe, une fracture de cuisse, une fracture de la clavicule, une plaie très grave de la main, une entorse du coude, des contusions abdominales graves et des contusions de la figure ayant défiguré une de nos enfants pour des semaines sont venues nous terrifier.

Aujourd'hui, tout est en bon chemin. Les

fractures sont consolidées, les contusions et les plaies guéries et ce qui aurait pu être l'occasion d'un double et même d'un triple deuil, car le meunier a risqué sa vie pour dégager les malheureuses enfants, n'est qu'un sujet de plus de reconnaissance envers Celui qui nous a délivrés, et une assurance nouvelle que malgré nos imprudences, ce que Dieu garde est bien gardé.

Docteur MORIN.

Dons Anonymes

De Carcassonne	100	»
Anonyme de Réalmont	5	»
Anonyme de Réalmont	5	»
De Paris	1000	»
Alsace	500	»
Une personne qui ne désire pas être connue envoie les coupons ci-inclus pour les Asiles John Bost — Août 1898		
	76	30
De Rothau	12	50
A l'occasion de nos noces d'argent..	200	»

Envois de livres

M^{me} V^e E. Briet : Dix exemplaires de l'ouvrage de son mari M. E. Briet maire d'Essonnes sur « *le Protestantisme en Brie et Basse Champagne* ».

M^{lle} M. Charron de Bergerac : livres divers.

M^{me} Edmond Peugeot de Belchamp : Journaux illustrés.

M^{me} Bouthenot-Peugeot de Montbéliard. Quatorze années du « *Monde illustré* » et plusieurs autres ouvrages littéraires et d'éducation.

M. Jacques Bouteiller, ancien employé à Chagey : Dix années de la *Famille de Lausanne*.

M. J. Nouguié de Montbéliard. Envoi de livres pour les enfants.

Envoi de vêtements et d'étoffes

Miss Robertson par les soins de Tim. Bost, Esqu^{re} à Glasgow.

Les « *Fourmis* » de Vergèze (Gard.)

M^{me} Arraud, Ile-d'Oléron. — Vêtements.

Tous ces envois sont précieux et nous remercions encore nos donateurs et donatrices.

RÉCAPITULATION du 1^{er} Mai 1898 au 30 Avril 1899

Demandes d'admission. — Entrées. — Sorties. — Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE (1) des Pensionnaires	DEMANDES d'admission	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille.....	76	14	13	17	"
Béthesda.....	135	27	13	4	3
Eben-Hézer.....	64	12	9	3	4
Siloé.....	95	21	20	5	7
Béthel.	43	8	6	4	2
La Compassion....	32	2	"	"	1
Le Repos.....	28	4	"	"	"
La Retraite.....	23	14	7	2	1
La Miséricorde....	47	3	4	1	4
TOTAUX.....	553	105	72	36	22

(1) Voici, sur la demande qui nous en a été faite, le nombre de nos pensionnaires suisses : Canton de Neuchâtel, 17. — Canton de Vaud, 7. — Canton de Genève, 26. — Canton de Berne, 3. — Total : 53.

RELEVÉ DES RECETTES

du 1^{er} Mai 1898

RECETTES

Actif au 30 avril 1898.....	12.676	50
Pensions	73.631	25
Dons	49.851	35
Dons spéciaux des jours.....	38.631	44
Rente des jours capitalisés.....	5.460	»
Collectes et Ventes	44.044	»
Rentes et Revenus divers	39.230	20
Recettes ordinaires...	263.554	74

Recettes spéciales

Dons et legs divers.....	37.836	»
Total des Recettes.....	301.390	74

Le Trésorier Comptable,

A. LAFARELLE

Après vérification, nous avons trouvé la situation conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'Administration,

H. COUVE.

J. GUEN.

ET DES DÉPENSES

au 30 Avril 1899

DÉPENSES

Nourriture	113.084	60
Vêtements.....	17.559	25
Lingerie et Mercerie	9.665	20
Blanchissage	6.339	85
Eclairage et combustible	11.470	75
Meubles et ustensiles	7.832	30
Service de santé.....	9.492	25
Bureau et correspondance	866	70
Rapport et Imprimés	2.682	45
Bibliothèque, abonn. classes.....	934	30
Voyages.....	2.491	50
Chevaux et voitures.....	2.948	55
Impôts et assurances	4.712	45
Réparations immeubles	16.101	70
Rémunération du personnel	33.841	40
Frais de réception.....	2.000	
Caisse de Retraite	1.000	,
Ateliers de poches.....	27	75
Dépenses diverses	4.403	80
Total des dépenses ordinaires..	253.454	80

Dépenses extraordinaires.

Achat obligatoire de Rentes.....	11.368	40
Album des Asiles	943	75
Agrandissement de la Retraite	20.892	"
Réfectoire de Béthesda	6.738	"
Construction d'un puits	2.671	"
Excédent au 30 avril 1899	5.322	79
Somme égale aux Recettes	301.390	74

SITUATION FINANCIÈRE

Nous avons bouclé notre exercice financier le 30 Avril dernier, avec une légère encaisse de 5322 frs. 79.

Nos dépenses ordinaires ont été de 253,454 fr. 80 pour 553 pensionnaires. La dépense moyenne a donc été pour chaque pensionnaire de 458 frs. 33 pour l'année soit 1 fr. 26 par jour, huit centimes de moins que l'an dernier grâce à la diminution de prix de quelques denrées, du blé en particulier. Il est utile de rappeler que cette dépense journalière de 1 fr. 26 comprend non seulement la nourriture, mais encore les vêtements, la chaussure, l'éclairage, le chauffage, le service médical, le salaire de tout le personnel, les impôts, l'entretien des immeubles etc.

La dépense quotidienne générale a donc été de 696 frs. 78. Les demandes d'admissions gra-

tuites subissent une hausse, là surtout où nos sociétés Adolphe sont établies. Il arrive ainsi que de grandes villes qui devraient faire la charité aux asiles, finissent par la recevoir, ce qui est une interversion fâcheuse. Nous marquons encore, avec tristesse l'écart entre les engagements pris et ceux tenus ; le déficit sur les pensions promises et non payées.

Nous avons la joie d'avoir pu solder l'agrandissement de la *Retraite* ; le réfectoire de *Béthesda* et la construction du nouveau puits auquel nous demandons, avec instance, de résister à toutes les tentations de sécheresse ou de diminution dans son débit, de quelque nature qu'elles soient.



Faits Divers

Nous avons encore eu le privilège d'avoir pendant trois mois, l'hiver dernier, M. le Professeur Jean Monod, et Madame Monod. La

régularité des services religieux et la cure d'âmes ont ainsi été assurées. La santé de M. Jean Monod a été un peu altérée. Nous demandons à Dieu de la rétablir, sans aucune arrière-pensée d'intérêt pour nous, mais à cause de l'affection que tous, dans les asiles, nous portons à notre vénéré Professeur et Pasteur.

Le 13 novembre 1898 a été fondée à Toulouse une nouvelle société Adolphe. Tout nous permet d'espérer qu'elle se fortifiera et remplira toujours sa tâche difficile avec le zèle et l'entrain de la première heure.

J'ai pu faire connaissance avec une vieille société Adolphe, celle d'Annonay, toute ra-jeunie. Mêmes vœux pour elle que pour sa collègue de Toulouse.

Je ne puis nommer toutes ces sociétés si précieuses pour nous. Paris, Castres, Montpellier, Montauban, Genève, Neuchâtel, continuent à se distinguer. Cannes perd sa présidente, Madame Tavel qui va se fixer ailleurs.

Il faudra que ce départ ne décourage pas nos chères collectrices. D'autres sociétés travaillent beaucoup et recueillent moins. Ranimons notre courage et prenons notre élan :

« Encore un peu de souffrance,
De combats et de travaux
Puis viendra la délivrance
Et l'heureux jour du repos,
Je veux, ô mon tendre Père,
Vivre pour toi désormais
Jusqu'au bout de ma carrière....
Oui, pour jamais ! » (1)

*
* *

Mes tournées de collectes ont été ébréchées par diverses circonstances. J'ai pu aller à Paris au Raincy, à St-Germain, à Reims, Sedan, Nancy, Epinal, Belfort, Montbéliard, Allondans, Valentigney, Audincourt, Hérimoncourt, et Beaucourt. — Certes il serait peut-être bon

(1) Cant. populaires : n° 183, paroles d'Aug. Fisch.

de supprimer les collecteurs si les dons, par cette suppression, décuplaient. Je m'en réjouirais d'un œil mais pleurerai de l'autre au souvenir de la rencontre de tant de frères et d'amis semés sur mon chemin et du réconfort de leur accueil. Merci à vous tous qui avez pratiqué de façon si large la parole du maître : « Aimez-vous les uns les autres, » et avez fait pour nous de cette autre parole : « Je crois la communion des Saints, » la plus douce des réalités.

*
* *

Le conseil d'administration s'est engagé plus avant dans la question des eaux. Après le creusement du puits, dont j'ai dit un mot, et après constat de son débit nous allons continuer ou plutôt achever tous les travaux. Dans deux mois au plus, tout devra être installé et nous aurons le nécessaire large pour tous les besoins domestiques et hydrothérapiques, et aussi pour l'ar-

rosage des jardins, question fort importante pour tous.

Mais la dépense est forte. Les devis montent à 32000 frs. Il nous les faut, ce n'est pas ici une question de luxe. Vous le savez.

Bienfaiteurs ; venez-nous en aide et ne faites pas ici un plongeon pour vous dérober à nos regards et aussi à notre reconnaissance.

Nous soldons immédiatement, une autre dette de reconnaissance en remerciant M. Henri Bost et le chœur qu'il dirige, — ou les étiquettes ecclésiastiques, Eglise Nationale, Eglise Libre, etc, se mêlent aussi bien que les voix, — de leur concours qui donne du lustre à notre fête. C'est encore M. H. Bost qui a appris les chants entendus et à entendre à nos enfants de la *Famille* et de *Béthesda*. C'est encore lui qui a mis en musique ce beau Psautre CXXI : « Je lève mes yeux vers les montagnes.

« D'où me viendra le secours. ? Le secours
« me vient de l'Eternel qui a fait les cieux et
« la terre. »

*
* *

Un souvenir de mon passage à Mulhouse, l'an dernier et de ma visite à l'Asile St-Jean fondé par M. Gustave Striker, homme de foi et de charité. Cet Asile est une maison mixte singulièrement bien organisée. Chaque quartier a une appellation inattendue pour le visiteur et bien originale. Un brin de gaîté, un peu d'école buissonnière en dehors de la gravité officielle, quoi qu'on die, cela est bon. C'est ainsi que nous avons vu :

1° *La Volière* : Salle de jeu et de travail des petits.

2° *Les Pinsons* : Dortoir des petits garçons.

3° *Les Alouettes* : Dortoir des petites filles.

4° *Les Pigeons* : Dortoir des grandes filles faisant le service de la maison. Semainières.

5° *Les Moineaux* : Dortoir des garçons moyens.

*
* *

Nous offrons encore à M. Hausser, le Pré-

sident de la fête et à M. le Professeur Doumergue, le prédicateur de ce matin, l'expression de notre reconnaissance. Ils ont ému, transporté, réchauffé nos âmes et nos cœurs.

CONCLUSION

CHRONIQUE

Il y a un an et quelques jours, nous étions à Nantes, à ces fêtes inoubliables du Tri centenaire du fameux Edict donné à nos Eglises par Henri IV. Du XVI^{me} siècle à la fin du XIX^{me}, quel chemin parcoura ! De la tolérance modérée, remplacée bientôt par la plus inique et la plus longue des persécutions, nous sommes arrivés à la liberté de conscience. N'oublions jamais, au prix de quels efforts, de quelle fermeté dans la foi, elle a été conquise et semble être assurée. Je dis « *il semble* » car nous vivons dans un temps singulier où l'assiette de toutes choses est déplacée, oscillant de droite et de gauche sans qu'on puisse dire où et comment

elle se posera. L'heure est sérieuse. C'est donc le temps de nous réveiller et d'être virils puisque nous sommes en face de difficultés et de graves problèmes. La bête humaine n'est pas morte, elle n'est qu'assoupie par les effets de ce qu'on appelle la civilisation. Peut-on affirmer qu'elle ne se réveillera pas une fois de plus, avec ses appétits féroces et irraisonnés, avec ses crises de *delirium tremens* ? La question peut être posée. En tout cas, l'heure présente réclame des vaillants, des héros, c'est-à-dire des chrétiens complets.

Eh bien ! Comme nos pères, dont nous aimons tant à nous réclamer parce qu'ils nous honorent, soyons des « *craignants Dieu* », fermes inébranlables, traçant notre sillon d'une allure patiente, égale, persévérante, signe de force et présage de victoire, sans regarder en arrière, comme la femme de Lot, le regard au contraire toujours plus ardemment fixé sur Jésus, le Chef et le Consommateur de la Foi !

Soyons aussi des compatissants généreux, animés d'une libéralité vraiment digne de ce nom, sans gémir de la multiplicité des occasions qui s'offrent de l'exercer. Pratiquons la charité dans le sacrifice.

Charité ! Sacrifice ! Deux vertus distinctes mais qui se complètent, faites l'une pour l'autre, indissolubles.

Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni !

E. RAYROUX.

Laforce, Jeudi 15 Juin 1899.

LES DONS ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS :

FRANCE

A *Laforce* (Dordogne), par M. le pasteur E. RAYROUX,
directeur général des Asiles.

A *Paris*, par MM. MALLET FRÈRES & C^o, banquiers,
37, rue d'Anjou.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » ET LES BIENFAITEURS CI-APRÈS :

A *Alais*, par M^{lle} ARBOUSSET, rue Fabrerie.

A *Bordeaux*, chez M^{lle} Marie Hovy, 63, rue de la Course.

A *Ganges*, chez MM. les pasteurs.

A *La Rochelle*, chez MM. les pasteurs de VISME et
SOULIER.

A *Lyon*, chez M^{me} OBERKAMPF-FITLER, 20, avenue de
Noailles.

A *Montauban*, chez M. le professeur A. WESTPHAL.

A *Marseille*, chez M^{me} MOULINE, 15, rue Grignan, et
M^{me} THRAËN-JAUGE, 54, cours Pierre Puget.

A *Mazamet*, chez M^{mes} ROUVIÈRE-HOULÈS, et J. BONNE-
VILLE.

A *Montpellier*, chez M^{me} Paul CASTELNAU, 34, rue
Saint-Guilhem.

A *Nîmes*, chez M. le pasteur BABUT, 1 rue Bourdaloue.

A *Pau*, chez M^{lle} L. CADIER, M^{me} G. MALAN et M^{lle} J.
MEILLON.

- A *Salies-de-Béarn*, chez M^{lles} BOST.
A *Orthez*, chez MM. les p^{rs} ROTH, BALFET et MONNIER.
A *Annonay*, chez M^{lle} Berthe BRIANÇON (Société de Bienfaisance).
A *Cannes*, chez MM. les pasteurs.
A *Castres*, chez M^{me} BOUFFÉ.
Au *Hôvre*, chez M. le past. AMPHOUX, 21 r. Escarpée.
A *Menton*, chez M. le pasteur DELAPIERRE.
A *Millau*, chez MM. les pasteurs.
A *Nice*, chez M. le pasteur MALAN, 50. rue Gioffredo.
A *Rockefort*, chez M. le pasteur LAROCHE (Comité de Bienfaisance.)
A *Saint-Jean-du-Gard*, chez MM. les pasteurs.
A *Saint-Hippolyte-du-Fort*, chez M. le past^r DURAND.
Au *Vigan*, chez MM. les pasteurs.
A *Saint-Affrique*, chez M^{lle} Eugénie VERNIÈRE.
A *Angoulême*, chez M. le pasteur MONBRUN.
A *Grenoble*, chez M. le pasteur BARD.
A *Toulouse*, chez M. COURTOIS DE VIGOSE, banquier, et chez M^{lles} VESSAN, BEZ, FRANÇOIS, 66, rue Par-gaminières, Société Adolphe.

A L S A C E

- A *Mulhouse*, chez M^{me} E. SCHLUMBERGER, présidente de la Société Adolphe, 3, Faubourg du Miroir,

M^{me} Jean VAUCHER, 10, rue d'Altkirch et M. le pasteur MATHIEU.

A *Strasbourg*, chez M^{lle} M. RAUSCH, 5, Quai St-Thomas.

S U I S S E

A *Genève*, chez M^{me} E. de BUDÉ présidente de la Société Adolphe, M^{lle} BUNGENER, trésorière, 14, boulevard du Pont d'Arve et M^{me} AUGUSTIN Bost, 8, rue Beauregard.

A *Lausanne*, chez M. BRIDEL, M^{me} E. de MOLIN, Charmettes et M^{lle} L. MEYSTRE, 16, rue des Terreaux.

A *Neuchâtel*, chez M. E. DE PURY DE MARVAL, et M^{me}

Au *Locle*, chez M^{lle} FAURE, et M^{me} LOUISE THIÉBAUD, rue du Temple, 11.

CLERC-DROZ, faubourg du Crêt, 3.

A *Sonvillier* (canton de Berne,) chez M. G. CHOPARD fils.

A *Vevey*, chez M^{mes} BURNIER-AUSSET et DU PASQUIER-MONNERAT.

A *Clarens*, chez M^{lles} Vincent.

G R A N D E - B R E T A G N E

A *Tunbridge-Wells*, chez Miss DAVIDSON, Rock Lodge London Road, et chez Miss DAWES, Belvedere Terrace.

A *Blackheath*, chez Miss FENN.

- A** *Edimbourg*, chez Miss MACKENZIE, 16, Moray place et M^{rs}. BROWN-DOUGLAS.
- A** *Glasgow*, chez TIMOTHÉE BOST, Esq^{re}, 34, Lynedoch Street.
- A** *Liverpool*, chez W. CROSFIELD Esq^{re}, Annesly Aigburth.
- A** *Londres*, chez MM. BARCLAY & C^{ie}, 1, Pall Mall East, MM. JAMES NISBET & C^{ie}, 21, Berners Street, MM. MORGAN et SCOTT, 12, Paternoster Buildings, et T. BUXTON, Esq^{re}, 37 Buckland Crescent, Hampstead N. W.
- A** *Alloa*, chez M^{rs} THOMSON, Hutton Park.

BELGIQUE

- A** *Bruxelles*, chez M. ISEBAERT, ancien officier d'Etat-Major, 50, rue du Mont-Blanc, S^t Gilles.
-

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs de journaux religieux, en France et à l'Étranger, continueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Compte rendu de la fête par M. le pasteur J.Laforge secrétaire du Conseil d'Ad- ministration.....	7
Discours de M. Hausser Président de la Fête.....	17
Rapport du Directeur Général.....	37
Rapport médical	77
Suite et fin du rapport du Directeur Général	99



